

Bailly, A. et Bégin, H. (1982) *Introduction à la géographie humaine*. Paris, Masson, Collection Géographie, 188 p.

Serge Courville

Volume 28, numéro 75, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021674ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021674ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Courville, S. (1984). Compte rendu de [Bailly, A. et Bégin, H. (1982) *Introduction à la géographie humaine*. Paris, Masson, Collection Géographie, 188 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 28(75), 507–508. <https://doi.org/10.7202/021674ar>

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

BAILLY, A. et BÉGIN, H. (1982) *Introduction à la géographie humaine*. Paris, Masson, Collection Géographie, 188 p.

En géographie, rares sont les ouvrages qui s'amorcent par une réflexion épistémologique. En voici un pourtant, qui risque fort de paraître présomptueux, tant son point de vue déroge aux idées reçues, du moins de ce côté-ci de l'Atlantique. Mais qu'il suffise de se rappeler combien ce genre de réflexion a été pauvre chez nous pour comprendre à quel point il peut être réconfortant aujourd'hui de se retrouver en face d'une synthèse qui s'en préoccupe, surtout quand celle-ci est destinée aux futurs géographes. Car il faut le dire tout de suite : l'*Introduction à la géographie humaine* de Bailly et Bégin s'adresse avant tout aux étudiants, c'est-à-dire à ceux qui éprouvent un besoin pressant de se situer dans la discipline, d'où son style synoptique et un constant souci didactique. Mais empressons-nous d'ajouter qu'il intéressera aussi le géographe de métier, ne serait-ce que parce qu'il n'hésite pas à oser une synthèse qui permet enfin un point de vue nouveau sur l'évolution de la discipline depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Quiconque, en fait, s'intéresse à la géographie humaine, se doit de lire ce livre, que nous n'hésitons pas, quant à nous, à ranger parmi les meilleurs parus sur le sujet.

L'ouvrage, avons-nous dit, s'amorce par une réflexion épistémologique ; mais il serait plus juste de le présenter comme une histoire des problématiques et des méthodes qui ont retenu les géographes depuis l'époque de Ratzel et de Vidal de la Blache. De la géographie classique française, on passe ici successivement aux courants néo-positiviste, radical et comportemental que les auteurs présentent en précisant chaque fois les facteurs qui ont motivé leur apparition, les développements qu'ils ont connus, leurs possibilités et leurs limites. Cette présentation occupe plus de la moitié du volume, la seconde étant destinée à des études de cas où se retrouvent illustrées les pratiques engendrées par chaque courant en géographie rurale et en géographie urbaine.

On est loin ici des traités traditionnels : point de référence, sinon qu'en premières pages, à la période qui va de l'Antiquité à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais plutôt, une préoccupation constante de faire comprendre les successions et les ruptures qui ont caractérisé l'évolution de la géographie contemporaine. L'omission pourra en décevoir plusieurs, mais c'est à peine, vraiment, si l'on s'en rend compte tant le texte est stimulant. En privilégiant, en effet, la période où la géographie entend désormais « expliquer » et non plus seulement « décrire », les auteurs ont choisi de s'attaquer au moment le plus difficile à présenter et à interpréter du point de vue épistémologique. Il y a là une belle audace qu'il faut s'empresser de reconnaître, compte tenu du vent de défaitisme qui anime la discipline depuis les années 1950. Car est-ce vraiment être « en crise » que de rechercher des moyens nouveaux d'appréhender et d'expliquer le réel ? L'innovation ne découle-t-elle toujours de l'insatisfaction ? Se pourrait-il que ce qui a été perçu jusqu'ici comme une « crise » soit, en réalité, un signe de santé ?

La question n'est pas abordée comme telle par Bailly et Bégin, mais à les lire on découvre tout à coup, bêtement, qu'en géographie comme ailleurs, il aura fallu se nourrir d'un certain refus pour expérimenter les avenues qui nous permettent aujourd'hui d'aborder, plus complètement qu'auparavant, l'étude de la relation homme-espace-temps-société. La géographie, on le sait, ne peut s'enseigner ni se pratiquer comme autrefois. Son évolution récente fait qu'il nous faut non seulement la concevoir, mais la présenter d'une autre façon. Quoi de mieux, dès lors, que de tenter de l'appréhender à travers ses différents courants et cette infrastructure de concepts nouveaux, interdisciplinaires, qui lui donnent aujourd'hui toute sa vitalité ?

Pour nous, la cause est entendue : ce n'est pas dans ses omissions au chapitre de l'histoire ancienne que l'ouvrage risque de décevoir, mais dans sa démarche elle-même qui, à force d'être

synthétique, finit par masquer toute la richesse des courants présentés. Entendons-nous bien, le volume est magnifiquement construit : les idées y sont claires, le style y est sobre et l'énoncé, rigoureux, tellement qu'on a parfois l'impression d'être en présence d'une série de fiches n'allant jamais au bout de la démonstration. On pourra rétorquer, bien sûr, qu'il s'agit d'une *Introduction* à la géographie humaine et, qu'à ce titre, le genre impose ses lois. Peut-être, mais il n'en demeure pas moins que le danger d'une telle présentation, c'est non seulement le risque d'une trop grande simplification (qui oublie, par exemple, beaucoup de variantes d'un courant), mais aussi celui de ne pas voir les signes avant-coureurs d'une nouvelle évolution.

Nous n'en prendrons pour exemple que l'orientation permise par les récents travaux théoriques de Claude Raffestin (1977 sq.) sur la territorialité humaine, dont les auteurs signalent bien l'importance dans leur présentation, mais sans vraiment les raccrocher à tout ce qui a pu les précéder. Interprété souvent comme un héritage de la géographie radicale, le point de vue de Raffestin nous apparaît, au contraire, comme une habile intégration des notions et des concepts développés par la géographie depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À la géographie de Ratzel, par exemple, celui-ci emprunte l'idée du *Raum Sinn* qu'il nuance à l'aide de la notion de genre de vie mise de l'avant par la géographie classique française. Au courant néo-positiviste, il emprunte celle d'une démarche fondée sur la théorie — en l'occurrence, ici, la théorie de la communication. À la géographie radicale, il empruntera les concepts de travail et de pouvoir, et à la géographie comportementale, le rôle important que jouent les processus cognitifs individuels dans l'appréhension de l'espace. Certes, tout n'est pas aussi clair dans les travaux de Raffestin, mais tout ce qui précède s'y retrouve, plus ou moins implicitement, mais suffisamment, en tout cas, pour que l'on puisse soupçonner une telle filiation. L'intégration qui en résulte (ou que ses travaux encouragent) est des plus heureuses, car elle permet une manière nouvelle d'aborder l'étude des champs constitutifs de la territorialité humaine, notamment dans les sociétés traditionnelles, mais dans celle aussi qui a fait naître notre monde industriel. Surtout, elle permet de comprendre en quoi et pourquoi il devient difficile et délicat, parfois, d'étudier et d'interpréter le développement d'un groupe sur la base d'un référentiel étranger.

Bref, on est tenté de reprocher aux auteurs d'avoir omis de se référer à ce concept intégrateur à moins que, par délicatesse académique, les auteurs aient préféré laisser au lecteur le soin de tirer ses propres conclusions.

Serge COURVILLE  
 Département de géographie  
 Université Laval

THÉRIAULT, Marius (1983) *Une méthode géométrique de groupement pour l'identification des régions géographiques homogènes*. Québec, Université Laval, Département de géographie, Notes et documents de recherche n° 17, 125 p.

Les méthodes taxonomiques sont des outils essentiels en géographie parce qu'ils facilitent la description et la schématisation du phénomène spatial à l'étude. Ils permettent la réduction du nombre de cas en un petit nombre de groupes, l'étude des caractéristiques communes de zones groupées et la différence entre les groupes. Ils peuvent être utiles aussi, à la recherche de définition des régions i.e. regrouper des zones voisines géographiquement et ayant des caractéristiques semblables. Par ailleurs, on peut établir à partir de ces méthodes, une typologie de types de zones indépendamment de leur localisation géographique. Et enfin, elles peuvent servir à tester une ou plusieurs hypothèses ou même servir, à titre de méthode exploratoire, à suggérer des hypothèses de recherche.

Il y a une multitude de méthodes qui comportent leurs propres limites et qui n'aboutissent pas à une classification optimale. En effet, les problèmes rencontrés sont souvent les mêmes. Par exemple, chacune d'elles peut fournir un nombre quelconque de groupes. Aussi, les classifications résultantes sont souvent rigides tout en omettant dans certains cas leur localisation géographique, etc. Conscient de certains de ces problèmes, l'auteur présente une solution